

## **Faire face aux questions de la vie et la mort, avec ou sans Dieu?<sup>1</sup>**

Dieu a fait les hommes droits : mais ils ont cherché bien  
des inventions. (Ecclésiaste 7 : 29)

Nous vivons aujourd'hui, en tous les domaines, dans des situations de grande complexité et, par conséquent, d'inquiétude. Une barrière d'incompréhension se dresse entre les personnes dans la rue et les techniciens et souvent entre les spécialistes relevant de différentes branches de la science.

De plus, aux yeux du chrétien, les techniciens semblent être peu préoccupés de la foi et de ses principes, comme si le domaine matériel et la technologie n'était pas concernée par la révélation biblique, pas plus d'ailleurs que par une morale « naturelle » ou humanitaire.

### **Deux réactions**

Comme le disait Pierre Marcel, l'homme moderne n'est pas un *scientifique* mais un *technique*.<sup>2</sup> Nous acceptons facilement la spécialisation de la technique dans bien des domaines. Nous sommes, bien sûr, très contents qu'un électricien compétent équipe notre maison, qu'un bon mécanicien remplace les freins de notre voiture et, plus encore, que les ingénieurs des centrales nucléaires connaissent leur métier ! Mais là où un enjeu personnel plus complexe existe, nous sommes quelquefois mal à l'aise : les questions qui touchent à la vie prénatale, à la fin de la vie, à la prolongation de la vie, ou aux manipulations génétiques, nous troublent.

Face à cette situation, deux réactions se font jour, en dehors du désarroi ou de l'indifférence. La première est faite de sentimentalisme : elle conduit à adopter, face aux décisions relatives à la vie et à la mort, les réactions individuelles et subjectives du moment : par exemple, ne pas juger la femme qui se décide à avorter, le médecin qui donne la « bonne » mort. Il faut, pense-t-on, respecter ceux qui connaissent des situations dans lesquelles nous ne nous sommes jamais trouvés. Impossible de « ressentir » la chose comme eux. Il convient de faire

---

<sup>1</sup> « Bien des inventions », *La Revue réformée*, 38 (1987:1), 56-62.

<sup>2</sup> Pierre Marcel, *Face à la critique. Jésus est les apôtres*, Genève, Labor et Fides, 1986.

abstraction des « principes » éthiques, à supposer qu'il y en ait. C'est en partie vrai, mais ce n'est pas tout.

L'autre attitude consiste à s'en remettre à la décision des spécialistes, des techniciens. On leur fait confiance, comme Alain Prost<sup>3</sup> dans la publicité pour le nouveau pot d'échappement Midas !

### **Un exemple troublant, mais typique**

Le professeur Alexandre Minkowski, médecin-vedette-médiatique, a écrit une autobiographie amusante et instructif, *Un Juif pas très catholique*.<sup>4</sup> Abordant les questions délicates des bébés handicapés, de l'avortement, et l'euthanasie, il fait le commentaire suivant :

« Dans notre service, nous essayons de pratiquer ce qui nous paraît être une politique du moindre mal. Nous sommes des expérimentalistes et non des théoriciens. Et des idées comme « toute vie humaine appartient à Dieu », etc., que l'on nous propose régulièrement, ne peuvent pour nous entrer en considération. Nous n'avons à faire qu'à des cas particuliers, sur lesquels il nous faut nous pencher sans préjugés, que nous devons aborder à chaque fois avec un regard neuf. (...) »

L'euthanasie est, bien évidemment, une décision très difficile à prendre. D'autant plus que nous ne pouvons nous permettre de nous bercer d'illusions. Une de celles-ci consisterait à croire, par exemple, comme beaucoup de parents, qu'un enfant avec un électro-encéphalogramme plat serait malheureux si on le laissait vivre. C'est inexact. Un handicapé cérébral profond n'est probablement pas malheureux, beaucoup moins en tout cas qu'un handicapé moteur condamné à la paralysie mais conscient. C'est donc bien avant tout, je tiens à le répéter, de l'intérêt des parents que nous nous soucions en premier.

Ce choix — disposer ainsi de la vie d'un enfant — m'a été progressivement dicté par l'expérience. Au début de mes études, je suivais aveuglément le serment d'Hippocrate en tout point. L'avortement me paraissait un acte abominable, tout comme l'euthanasie. C'est la réalité qui m'a forcé à réfléchir, et je sais que beaucoup des mes collègues m'ont suivi dans cette évolution — ou précédé. Ce que nous demandons, nous qui avons changé de route, aux inconditionnels de « Laissez-les-vivre », c'est de renoncer à cette attitude rigide qui consiste à dire : « En toute circonstance notre devoir est de... » Il n'y a pas deux circonstances semblables (...) »

M. Minkowski apparaît sous un jour très sympathique dans son livre.

---

<sup>3</sup> Alain Prost était champion de Formule 1.

<sup>4</sup> A. Minkowski, *Un Juif pas très catholique*, Paris, Ed. Ramsey, 1980, 282-286.

Je suis certain qu'il souhaite faire toujours pour le mieux, et qu'il a une réelle compassion pour les souffrances humaines. C'est le genre de médecin qu'on souhaiterait consulter dans une situation épineuse. Il est probable que ses décisions correspondent, dans pas mal de cas, à celles que prendraient des médecins plus « catholiques ».

Pourtant, son texte est inquiétant. Pourquoi ?

— il invite à adopter une attitude généreuse, à se laisser guider par des sentiments nés de l'angoisse, motivés par le désir humanitaire de soulager ;

— il semble supposer qu'il n'existe pas de principes ou de normes à appliquer (il les appelle des « préjugés »), et que cela va de soi ;

— il est convaincu que chaque cas est particulier et appelle une solution spéciale.

En plus de ces considérations pragmatiques, il met en évidence la solitude du spécialiste à qui il revient de décider. Cela fait l'écho de l'individu courageux isolé, le surhomme de Nietzsche. Commentant les problèmes dramatiques posés dans le cas des enfants anormaux, il dit :

« (...) Nous savons, grâce aux travaux des psychologues, médecins ou psychanalystes, et simplement grâce à notre propre expérience quotidienne, que les traumatismes psychologiques causés par la mort d'un enfant sont considérables et peuvent avoir des conséquences dramatiques et irrémédiables. Les parents, et surtout la mère, traversent alors, comme je l'ai déjà signalé, une période épouvantable de culpabilisation. La naissance, qui aurait dû être un événement heureux, une véritable fête, s'est avérée être une catastrophe. Il y a alternance de souhaits de mort et de souhaits de vie, et c'est un déchirement effroyable. Si nous mettions à chaque fois les parents au courant, nous risquerions d'accroître considérablement ce traumatisme. C'est donc à l'équipe soignante, qui rencontre les parents au cours des visites, de décider, en fonction de ce qu'elle observe, si les parents seront capables ou non de supporter le choc. Parfois, il nous arrive ainsi d'aller au-devant de leurs désirs. J'ai eu connaissance, à l'époque où j'avais une clientèle privée, d'une demi douzaine d'enfants handicapés étouffés dans leur sommeil par leurs parents. Il est évident que mon devoir aurait été de les dénoncer à la police, mais je ne l'ai jamais fait.

Certains parents nous déclarent après : « Nous aurions voulu être consultés. » Cette solution me semblerait idéale, mais malheureusement elle est rarement applicable. Je crois que, lorsque les parents sont terrassés et qu'ils s'en remettent à l'équipe médicale pour ce qui concerne le destin de leur enfant, dans la majorité des cas il vaut mieux ne rien dire. Ni avant ni après. »

D'un point de vue humaniste, M. Minkowski semble avoir raison, car il incarne le bon sens et la sympathie. Dans beaucoup de circonstances, les

contraintes techniques ont rendu chaque décision tellement difficile et lourde de conséquences qu'elle parait échapper à tout principe général, éthique, légal, ou autre. Les non-initiés ne peuvent plus comprendre. Il faut donc se fier aux sentiments, faire du cas par cas et, à la limite, s'en remettre au spécialiste.

## **Une éthique de rechange**

Pourtant, malgré l'apparence, il n'y a pas rejet de toute éthique, mais substitution d'une éthique à une autre. Minkowski a, lui-aussi, ses présupposés. Des règles sentimentales et humanitaires ont remplacé les normes fondées sur une conception du bien et du mal. On a substitué un individualisme sentimental à une éthique fondée sur le droit naturel. C'est là qu'apparaît le danger de l'arbitraire.

Imaginons que les idées de Minkowski soient appliquées dans d'autres domaines, celui de l'éducation, par exemple : plus de principe pour noter le travail, chaque étudiant serait un cas particulier et le professeur agirait sans autre guide que ses sentiments. Dans le domaine de la justice, autre exemple, les condamnations pour un même crime pourrait aller de 20 ans de prison dans un cas, à la déportation dans un autre, et à l'absence de peine dans un troisième. Le juge déterminerait la peine tout seul, sans avocat, ni jury. Il ne serait plus question d'innocence ou de culpabilité devant la loi, puisqu'il n'y aurait plus de principes juridiques fondamentaux.

Vivre dans une telle société serait-il enviable ? Non, bien sûr. Pourtant c'est ce que l'on nous propose souvent lorsqu'il est question, en médecine, de la vie et de la mort.

## **Où aller ?**

On pourrait être tenté de désespérer devant le spectacle qui s'offre à nos yeux ; tout dans la société ne va-t-il pas à l'encontre de la foi chrétienne ? Tout semble être irréversible, ou tellement complexe, qu'il n'y aurait plus qu'à se résigner à l'agnosticisme éthique.

Pourtant, si des « hommes de bonne volonté », comme M. Minkowski, se préoccupent du comportement à avoir face aux problèmes de la vie et de la mort, c'est parce qu'ils sont, même s'ils ne le reconnaissent pas, des créatures à l'image de Dieu. Ils se posent des questions. Ils n'agissent pas à la légère, même s'ils ne se réclament pas de principes précis et pratiquent le cas par cas. Leur attitude nous interpelle et constitue, pour nous qui sommes croyants, une invitation à agir de façon cohérente par rapport à la révélation divine. Sans éluder la complexité des problèmes, nous avons à expliciter ce que veut dire pour notre éthique le fait

d'être « une créature à l'image de Dieu » et, à veiller, face au tragique, à ne pas laisser notre angoisse prendre le pas sur nos convictions profondes.

Les quatre éléments suivants devraient alimenter profondément notre réflexion lors de l'élaboration d'une éthique chrétienne pour la médecine. Ils ont été développés ailleurs : ainsi les résumons-nous seulement ci-après.

### *1. L'être humain est en totalité image de Dieu*

Si la vie humaine a une valeur intrinsèque, c'est que l'homme est l'image de Dieu (Gn 1 : 26-30). Dans l'ensemble de son être, corps, âme et esprit, dans son intelligence et ses sentiments, il est appelé à reconnaître sa référence à Dieu. Ses attributs dans leur spécificité et dans leur unité n'existent pas « en eux-mêmes », mais ils sont donnés par Dieu dans la création. Avec son corps, l'homme est appelé à servir Dieu de façon sainte et juste dans le monde matériel ; avec son intelligence qui lui permet de percevoir ce qui le distingue du reste du monde matériel, il a la mémoire de l'éternité ; ses sentiments le portent à l'amour et à la communion avec le prochain.

Le fait qu'il est créé « image de Dieu » apporte à l'être humain le capital qu'il doit investir pour servir Dieu ; l'homme existe pour refléter la gloire divine. Depuis sa rébellion, il voit tous ses attributs pervertis par le péché, non pas perdus, mais défigurés. Il en abuse dans sa révolte contre Dieu. Il n'en est pas moins être humain personnel ; il est « anti-homme », divisé contre lui-même. D'où les maladies physique, psychique et affective, expressions du mal qui fait souffrir et mourir.

Mais, en Christ, la possibilité de réorienter la vie est donnée grâce au renouveau de l'intelligence dans « la justice, la sainteté, la vérité et la connaissance » à l'image de Christ (Eph 4 : 24 ; Col 3 : 10).

### *2. La parole médiatrice*

En tant qu'image de Dieu, l'homme a une capacité importante — celle de la parole. Par elle, les êtres humains que nous sommes devenons sujets tandis que le monde et nos corps sont constitués comme des objets.

La parole est donc ce qui relie entre elles nos caractéristiques spirituelles et corporelles. C'est par elle que nous disons : « ça me fait mal ! » L'homme-image revêt un caractère trinitaire. Comme le Père et l'Esprit communient dans le Fils, la Parole, la parole chez l'homme le fait à la fois sujet et objet. En bref, l'être humain est une créature relationnelle comme Dieu l'est lui-même.

Il trouve sa raison d'être par la parole, verbale ou gestuelle, adressée à Dieu et aux autres, non en se renfermant sur lui-même. Sur le plan théologique, nous

comprenons le sens de notre réalité d'hommes à l'image de Dieu quand notre parole nous constitue sujet et objet en accord avec la Parole de Dieu : selon ce que Dieu dit à notre sujet et de nous.

### 3. *Le sens des valeurs*

Je viens d'énumérer un nombre de principes théologiques fondamentaux utiles pour déterminer notre attitude face à la vie et à la mort. Ces principes ne donnent pas des « réponses immédiates », loin de là, à tous les problèmes imaginables. Mais c'est avec eux que nous pouvons commencer à aborder de façon pratique les questions :

- La vie et la mort de l'homme ont leur sens ultime dans le rapport avec Dieu. Notre vie humaine concerne l'image de Dieu, elle vient de sa création et tient son sens de lui. Impossible d'en disposer n'importe comment, car elle est plus qu'une réalité biologique. Le « respect de la vie » n'est pas une expression vide de sens, car c'est une façon de reconnaître Dieu. Certains chercheurs, même non-chrétiens, en proposant récemment un moratoire dans les manipulations génétiques, ont manifesté, par la grâce commune de Dieu, l'intuition que l'homme risque de « défaire » ou de « refaire » ce que Dieu a fait ;
- Dieu est lui-même le sens des réalités humaines que sont la vie et la mort. Celles-ci ne sont rien par et en elles-mêmes. Leur caractère merveilleux ou tragique disparaît quand l'homme, oubliant leur référence divine, les normalise et essaie d'être celui qui contrôle. L'homme ne sera jamais auto-créateur, ni sauveur. La perspective chrétienne est radicalement différente : dans la vie et dans la mort, « nous appartenons corps et âme, non à nous-mêmes, mais à Jésus-Christ notre fidèle Sauveur ».<sup>5</sup>
- La parole crée la possibilité d'une responsabilité vis-à-vis de nous, vis-à-vis des autres, et vis-à-vis de Dieu. A cause d'elle, rien n'est jamais perdu, même dans la pire des souffrances. La communication est capitale ; et pour le chrétien, elle est la porte de l'espérance par la prière.

### 4. *L'espérance*

Dieu se révèle dans l'Écriture comme Maître de la vie et de la mort. Une véritable éthique chrétienne (en contraste avec n'importe quelle pseudo éthique) aura toujours le souci de considérer la Parole de Dieu comme le principe directeur de toute action. Elle formulera d'abord des généralités et elle les appliquera ensuite à des situations diverses. La norme, c'est ce que dit la Parole qui nous place face à Dieu et face à l'autre ; la finalité de toute action est la gloire de Dieu.

---

<sup>5</sup> *Catéchisme de Heidelberg*, q. 1.

Souhaiter appliquer les « principes bibliques » n'est pas un projet abstrait, théorique, ou froid. C'est reconnaître que la vérité de Dieu conduit à la liberté. « Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres » (Jn 8 : 32). Ainsi nous sommes arrachés à l'angoisse ultime de la mort, au vide et au non-sens, car nous savons qu'en Christ, Dieu triomphera du « dernier ennemi ».

La vérité biblique, nous libère et nous permet d'espérer. Elle nous indique nos limites, et elle nous fait savoir que, pour Dieu, il n'y a pas de limites.

Cette espérance fondée sur la Parole est doublement concrète. Car en la recevant, notre vie devient une parole, une prière à Dieu, et une parole d'amour et de vérité pour les autres, aussi diversifiée que les angoisses, les joies, les espoirs et les douleurs que nous pouvons partager avec nos proches.

Le croyant, qu'il ou elle soit médecin, infirmier, conseiller ou malade, est appelé à être, dans toute son existence, une « parole de Dieu » pour ceux qui souffrent et à leur dévoiler, ainsi, la Parole elle-même, Jésus-Christ qui est la vie.

C'est un autre présupposé, une autre vision du monde, fondé sur la révélation du personnalisme relationnel dont l'origine est en Dieu, et qui donne un autre sens à la vie que le pragmatisme matérialiste. La question est donc de savoir quel présupposé est le plus satisfaisant face à la complexité de la vie, qui est bien plus qu'un tas d'éléments chimiques.